

LIVRE VI

PÉRIODE YÉDO (1603-1868).

CHAPITRE I

INTRODUCTION. — TAIKÔKI

Ceux qui étudient l'histoire japonaise dans l'une quelconque de ses branches doivent se rappeler les deux dates placées en tête de ce chapitre. Elles marquent le commencement et la fin de cette merveilleuse organisation politique connue sous le nom de Sôgounat Tokougava. La première est la date à laquelle Tokougava Iyéyasou établit sa capitale à Yédo, et la seconde celle de l'abolition de la dignité de Sôgoun, qui permit au mikado, après plusieurs siècles d'attente, de reprendre en main l'autorité souveraine. Pendant cette période, l'influence chinoise, comme une vague énorme, passa sur le Japon, l'affectant profondément de toutes les façons imaginables. Non seulement la constitution du gouvernement, mais les lois, les arts, les sciences, les progrès matériels de la civilisation, et surtout la pensée nationale, telle qu'elle s'exprime dans la philosophie et la littéra-

ture, portent les traces profondes des exemples et de l'enseignement chinois. Cette influence, même aujourd'hui n'a pas entièrement disparu, mais elle a cessé d'être importante, excepté peut-être pour déterminer les principes de la morale nationale, et 1867 est une date commode pour marquer la substitution de l'Europe à la Chine comme source d'où les Japonais tirent actuellement leur inspiration en toutes ces matières.

La seconde moitié de la période Mouromatchi, coïncidant avec la seconde moitié du xvi^e siècle, fut une époque fort troublée. Les nobles locaux ou daïmios, bravant le contrôle du gouvernement central, se firent entre eux des guerres continuelles pour acquérir le pouvoir ou des domaines, et un lamentable état d'anarchie en résulta. Le premier qui chercha à remédier à cet état de choses fut un membre de leur propre caste nommé Nobounaga, homme d'un caractère résolu et doué de grandes qualités militaires. Aidé par ses deux fameux lieutenants Hidéyoci et Iyéyasou, il réussit à soumettre la plupart des daïmios et déposa même le Sôgoun, bien qu'il fût empêché par son origine d'assumer lui-même ce titre. A sa mort, en 1582, les rênes du pouvoir passèrent aux mains de Hidéyoci, qui acheva l'œuvre entreprise par Nobounaga. Sous le titre de Kouambakou (Régent) ou Taïkô, il fut en réalité le vrai monarque du Japon jusqu'à sa mort, en 1598. Puis Iyéyasou, après de violentes luttes qui se terminèrent en 1600 par la défaite de ses adversaires à la bataille décisive de Sékigahara, lui succéda dans l'autorité suprême et réussit à se faire nommer Sôgoun par son jouet, le mikado de l'époque. Il fut le fondateur de la dynastie de Sôgouns qui s'appelle, d'après son nom de famille, la dynastie Tokougava qui dura jusqu'à notre époque.

Iyéyasou est probablement le plus grand homme d'État que le Japon ait jamais produit. Par l'organisation de ce remarquable système de gouvernement féodal sous lequel la nation put jouir de la paix et de la prospérité pendant deux siècles et demi, il résolut pour son temps et son pays le problème de la répartition convenable des autorités centrales et locales, qui occupera les politiciens jusqu'à la fin des temps. A aucune autre époque de l'histoire japonaise le pouvoir du gouvernement central ne fut plus effectivement maintenu en toutes matières essentielles, bien que d'un autre côté une large mesure d'action indépendante fût accordée aux daïmios. Sous ce régime le Japon accrut d'une façon surprenante ses richesses et sa population, et fit de grands progrès dans tous les arts de la civilisation.

Comme conséquence, Yédo, la nouvelle capitale, vit rapidement croître son importance. Iyémitou, petit-fils de Iyéyasou, promulgua une loi qui obligeait les daïmios à résider dans la capitale une partie de l'année, y laissant entre temps leurs femmes et leurs enfants comme otages, ce qui valut à la ville une population de plus d'un million d'habitants et que l'on croit même avoir été à un certain moment considérablement plus élevée.

Il n'est pas surprenant que l'importance commerciale et politique que prit Yédo ait amené un déplacement du centre littéraire du Japon. Kiôto, spécialement au début de la période Yédo, conserva quelque activité littéraire et Osaka devint le berceau d'une nouvelle forme de drame; mais Yédo attira tout ce que le pays comportait de savoir et de talent. Pendant les deux cents dernières années, Yédo fut au Japon pour la littérature ce que Londres est au Royaume-Uni et Paris à la France.

La littérature de la période Yédo offre un autre trait

que l'on peut attribuer à la condition améliorée du pays. Les auteurs maintenant ne s'adressent plus exclusivement à une classe cultivée, mais au peuple en général. Le degré plus élevé de civilisation, qui avait rendu possible une administration perfectionnée et un gouvernement plus stable, comprenait un système d'éducation beaucoup plus étendu que ceux que le Japon avait connus auparavant. Non seulement les classes humbles étaient plus instruites, mais elles étaient de toutes façons plus prospères et plus à même d'acheter des livres et de les lire. De même, on pouvait beaucoup plus aisément qu'auparavant se procurer des livres. L'imprimerie, qui, au Japon, date du VIII^e siècle, commençait à être fort répandue¹. Les armées de Hidéyoci, au retour de leurs incursions dévastatrices en Corée, rapportèrent avec elles un grand nombre de livres imprimés avec des caractères mobiles qui servirent de modèle aux imprimeurs japonais. Iyéyasou fut le généreux patron de la presse à imprimer. Depuis lors la production des livres a suivi une progression croissante, et ces volumes forment une accumulation formidable.

La vulgarisation de la littérature pendant la période Yédo fit autant de mal que de bien. Mains traités de religion et de morale furent mis à la portée de toute la nation et le savoir se répandit extrêmement. Mais, d'un autre côté, le niveau moyen du goût fut sensiblement abaissé, et, malgré les efforts sincères mais intermittents du gouvernement pour le réprimer, un flot de fictions pornographiques à quoi l'on ne peut rien comparer ailleurs, inonda le pays.

1. Voir les communications sur la : « Early History of Printing in Japan », par Sir Ernest Satow, dans les *Japan Asiatic Society's Transactions*, t. X, 1, et X, 2.

Pour la religion bouddhiste, la période Yédo fut une période de décadence. Sa popularité continue est attestée par la vaste quantité de temples qui furent érigés partout et par les foules de moines qui furent entretenus dans l'oisiveté. Mais son influence est à son déclin. La doctrine de Confucius devint la croyance de la caste militaire puissante et gouvernante, tandis que le bouddhisme s'attacha aux infortunes des mikado et de leur cour. Graduellement la nation s'éveillait à une vie plus vigoureuse et plus ample : des homélies sur l'instabilité des choses humaines, la vanité de la richesse et du pouvoir, l'odieux de la violence et de la cruauté, le devoir de s'abstenir des plaisirs, la beauté d'une vie recluse et de pieuses méditations, n'étaient plus autant à son goût. Les principes moraux qui animaient la politique et la littérature étaient maintenant empruntés aux enseignements plus robustes et plus virils, bien que plus positifs, des sages chinois. Mais nous aurons à revenir plus tard sur ce sujet.

Vers la fin de cette période eut lieu une réaction partielle en faveur de la vieille religion sinto. Mais ce ne fut là qu'un remous dans le grand courant de la pensée nationale, et cette réaction n'a d'importance qu'au point de vue politique, comme une des influences dissolvantes qui provoquèrent l'effondrement du régime Tokougava.

Comparée aux productions des périodes Heian ou classique, la littérature Yédo est infiniment plus volumineuse et touche à une quantité beaucoup plus considérable de sujets. On y trouve l'histoire, la biographie, la poésie, le drame, les essais, les sermons, une multitude de traités poétiques et religieux, des œuvres d'imagination de toutes sortes, des récits de voyages, avec une masse énorme de *biblia abiblia*, tels que dic-

tionnaires, grammaires et autres ouvrages philologiques, bibliographies, ouvrages médicaux, traités de botanique, de droit, art militaire, commentaires sur les classiques chinois (par centaines), exposés de la doctrine bouddhiste, encyclopédies, ouvrages métaphysiques, études sur l'antiquité, guides, etc.

Mais si cette nouvelle littérature est beaucoup plus riche et d'une venue beaucoup plus vigoureuse que l'ancienne, elle est très inférieure au point de vue de la forme; à quelques exceptions près, elle est défigurée par les fautes les plus grossières et les plus choquantes. Nous trouvons partout l'extravagance, le faux sentiment, le mépris du vraisemblable, le pédantisme, la pornographie, le calembour et autres ornements de mauvais goût, la platitude intolérable, les aventures impossibles, l'encombrement fatigant de détails inutiles. Tout cela d'ailleurs ne manque pas d'habileté. Ceux qui se donneront la peine de les y chercher y découvriront en abondance de l'humeur et de l'esprit naturel. Un pathétique véritable se rencontre dans des ouvrages détestables à tous les autres points de vue; les conseils d'une morale excellente n'y abondent que trop; il s'y trouve des descriptions exactes de la vie réelle, une prodigieuse fertilité d'invention, un style qui n'est pas dépourvu d'élégance et, en général, en ce qui concerne les matières politiques et sociales, des pensées d'une portée beaucoup plus étendue que celles dont pouvait se vanter la littérature hédoniste de l'ancien Japon. C'est l'écrivain « totus teres atque rotundus » dont l'absence est si remarquable. Une pensée saine soutenue par un style correct, une imagination disciplinée et quelque sentiment de l'ordre, de la proportion et de la méthode logique sont introuvables dans la profusion de maté-

riaux manuscrits et imprimés que cette période nous a laissés.

La langue japonaise subit à cette époque une transformation considérable. Pour répondre aux besoins de la civilisation nouvelle, un vaste accroissement du vocabulaire devint nécessaire, et les mots chinois furent adoptés si libéralement que dès lors ils dépassent de beaucoup ceux de source indigène. Comme en anglais, cependant, ces derniers ont conservé leur importance pour tous les besoins essentiels du langage. En même temps la simplification du système grammatical quelque peu encombrant de l'ancienne langue fit de sensibles progrès. Pendant cette période le discours familier, qui s'était graduellement éloigné de la langue écrite jusqu'à nécessiter enfin des grammaires spéciales, commença à faire son apparition dans la littérature. Il reste à voir si ses partisans réussirent à en faire un idiome littéraire. Jusqu'à présent leur succès n'a pas été des plus remarquables. Il faut à ce langage beaucoup plus de culture qu'il n'en a encore pour le rendre à la fois concis et pénétrant et lui donner la même richesse et la même variété d'expression que possède la langue littéraire ordinaire.

Le Taïkôki.

L'un des premiers ouvrages de la période Yédo est le *Taïkôki*, biographie du Taïkô ou régent Hidéyoçi, composée de vingt-deux livres réunis en onze volumes. Bien qu'il ait été écrit vingt-sept ans seulement après la mort de Hidéyoçi, cet intervalle suffit pour que son histoire ait pris une certaine apparence légendaire. Le premier chapitre est un exemple de cette tendance de

l'humanité ignorante à entourer la naissance des grands hommes de circonstances miraculeuses. Le *Taikôki* ne peut occuper une place considérable dans la littérature, mais il est important à cause des documents contemporains qu'il contient, et il a fourni des matériaux à un certain nombre d'ouvrages subséquents qui portent des titres identiques ou similaires. Il fut écrit en 1625 par un auteur inconnu.

CHAPITRE II

LES KANGAKOUÇA (ÉRUDITS EN CHINOIS)

Vers la fin de la période Mouromatchi, le savoir au Japon avait atteint son niveau le plus bas. Hidéyoçi, au sommet du pouvoir et de la renommée, était un ignorant, comme en témoignent les lettres écrites par lui, et il éprouva de grandes difficultés à trouver des savants capables de conduire avec la Chine et la Corée les négociations qu'avait nécessitées son invasion de cette dernière contrée. Néanmoins il favorisa le savoir. Son successeur Iyéyasou (1603-1632) reconnut la nécessité de développer la science pour pouvoir édifier le nouveau système social et politique qu'il créait. Nous avons déjà mentionné le patronage qu'il accorda à l'imprimerie. Il établit aussi des écoles et s'intéressa grandement à la conservation et à la collection des livres imprimés et des manuscrits. Il fonda une institution spéciale dans laquelle un personnel de moines était occupé à recopier les archives de familles des daimios.

Parmi les érudits que patronna Iyéyasou le plus éminent fut FOUZIVARA SEIKOUA, né à Harima en 1560. Poète